

Du même auteur, aux éditions de l'Homme Sans Nom :

Les Kerns de l'oubli :

Tome 1 - *L'Exil*

Tome 2 - *Les Larmes du désert*

Tome 3 - *Résurrections*

Les Enquêtes de la 25^e Heure :

Le Chrysanthème Noir (septembre 2016)

FELDRIK RIVAT

LA 25^E HEURE

PREMIÈRE ENQUÊTE

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2015.
Illustration de couverture : Elian Black' Mor & Carine-M
ISBN : 978-2-918541-20-2
Les Éditions de l'Homme Sans Nom
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
E-mail : contact@editions-hsn.com
www.editions-hsn.com

« Cette quête est une quête millénaire. Les cultes anciens se vouaient tous à la résurrection des morts. Ce que nous accomplissons, l'Homme en avait le rêve en bâtissant les pyramides. Nous, nous l'offrons à l'Humanité, au terme de ce siècle, en héritage de cette ère industrielle. »

Allan Kardec

LE HORS-TEMPS



Mardi 27 mars 1956, matin



Je descends sur le quai de la gare de Leysin, au milieu des cris d'enfants. Les secondaires se bousculent, pressés de retrouver leurs familles pour fêter Pâques, remontant depuis les vallées dans ce charmant village d'altitude. La Suisse. Voici un pays étonnant où chaque pas donne la sensation de voyager dans le temps. L'extrême modernité côtoie des pierres vieilles de plusieurs siècles. Après ces deux heures de trajet depuis Paris-Capitale, dans ce confortable train express hydrogène, je sens l'air pur des montagnes pénétrer au plus profond de mon être et me redonner quelque vigueur. Je règle ma montre sur l'heure locale, me référant à l'horloge chromée qui trône en ces lieux. Le soleil a ici une bonne demi-heure de décalage avec la Ville Lumière.

C'est alors seulement qu'au milieu des bousculades je repère mon chauffeur. Il tient à la main une pancarte de bois blanc où je peux lire dans la plus simple des calligraphies ce titre qui, depuis quelques mois, m'est octroyé. « Le Biographe ». Ainsi suis-je désigné à chaque ligne de mon contrat, avec interdiction formelle de me donner plus d'existence par l'évocation d'un nom, ou même d'un prénom. L'express relâche dans l'atmosphère les vapeurs de sa chambre à condensation, nappant momentanément les lieux.

— Voulez-vous me confier vos bagages, monsieur ?

Je sursaute, serrant plus que voulu ma sacoche de cuir. L'homme a profité de cette brume artificielle pour s'approcher de moi. Il porte un habit traditionnel vaudois. Je devine, sous une épaisse cape de laine noire, les edelweiss brodés d'un gilet de velours. Il tient son chapeau de feutre à la main, et, par les volutes blanches qu'il laisse s'échapper à chacune de ses expirations sur de généreuses moustaches, il m'invite à fermer plus haut le col de mon propre manteau.

Puis il reprend, de son accent traînant :

— Monsieur, vous conviendrait-il de me confier vos bagages ?

— Je n'en ai point.

Le pneumatique du matin me commandait de sauter sans attendre dans le premier express hydrogène à destination de Leysin, ce que j'ai fait, n'emportant avec moi que ma canne, mon chapeau, et cette sacoche contenant le fruit d'un bien étrange contrat.

— Dans ce cas, veuillez me suivre. Monsieur Louis vous attend.

— Comment saviez-vous que c'était moi que vous veniez chercher ?

L'homme ajuste son feutre sur son crâne, m'engage à descendre un escalier vers une place pavée, et me répond, avec une pointe d'ironie :

— À vos habits et à vos allures de Parisien, sans doute. Mes yeux sont affûtés, à force de convoyer du beau monde. Si monsieur veut bien se donner la peine, notre voiture est garée juste là.

L'homme me tient la porte, sans quitter ce trait facétieux calé aux coins de ses lèvres.

— Sans doute aussi que monsieur, parmi tous ces vacanciers, était le seul à ne pas avoir la mine réjouie par la promesse de quelques jours de repos en nos montagnes. À propos et à toutes fins utiles, je me prénomme Ernest.

Ernest chasse l'eau de ses moustaches, d'une caresse élégante, et, un sourire plus large que jamais, m'invite à monter dans une luxueuse berline. Je m'engouffre dans l'habitacle et m'installe sur les molletons d'une confortable banquette. Sans mes gants de ville, mes doigts goûteraient à la douceur satinée de cette fleur de cuir. D'un geste délicat, l'homme referme la portière et prend

place derrière le cercle conquérant de ce que certains appellent un « volant ». Il réveille le moteur et met en mouvement les rondeurs de l'opulente automobile. Pressant à trois reprises la poire de son avertisseur, il fend la foule d'enfants et nous engage sur la route des Chamois. Je ne peux m'empêcher alors de remarquer tout haut :

— Vous semblez heureux, Ernest.

— Et comment pourrait-il en être autrement ? se réjouit l'homme. Je vis dans un pays magnifique, au balcon des plus belles montagnes, au volant de cette Dalphine Eiffel modèle 1932 ! Et ma seule tâche est d'entretenir cette mécanique et de promener dedans les invités de monsieur Louis !

— En effet, voilà une vie qui semble parfaite.

Néanmoins, ne puis-je m'empêcher de penser, vivre tout au long de l'année si loin de Paris-Capitale serait pour moi une souffrance quotidienne.

— Là, regardez ! Goûtez à ce bonheur !

L'homme, tout en tenant ferme d'une main le grand cercle de son volant, me tend l'autre vers cette immense mer de nuages que nous survolons désormais. Elle nappe toute la vallée de sa ouate brillante, jusqu'aux lointains sommets enneigés de cette fin d'hiver. Le soleil trône en roi au milieu d'un ciel impertinément bleu.

— Je parie que l'azur n'est pas aussi pur, à Paris-Capitale, reprend l'homme, comme pour me défier.

Que répondre ? Que je n'ai jamais vu de tel spectacle, même à bord des aéronefs des hauts boulevards de la capitale ? Ernest nous engage sur une allée bordée de crocus et ralentit le temps de laisser s'ouvrir un portail aux ferronneries végétales. Voici donc à quoi ressemblent *Les Chamois*, propriété et lieu de retraite de mon commanditaire, l'honorable Louis Bertillon. La bâtisse est gigantesque, montée sur une assise de pierres, dressant face au soleil du sud ses quatre niveaux de galeries et balcons de bois. Un beffroi protège la coupole de ce que je devine être un observatoire amateur. Ernest immobilise la Dalphine devant l'entrée principale, et vient m'ouvrir la portière.

— Bienvenue au domaine des *Chamois*, monsieur.

À peine ai-je posé un pied dans les graviers de la cour que la toute-puissance de la nature m'assaille. La fraîcheur de l'air m'atteint en premier. À moins que ce ne soit la luminosité de cet

océan de nuages. Le soleil donne ici le signal tardif d'un printemps trop longtemps renfermé sous les glaces de l'hiver. La neige fond et apporte avec elle le concert joyeux du babillage des eaux de fonte. Des fumerolles s'élèvent sous la chaleur du soleil, libérant les senteurs acides de l'humus. Les épicéas, auteurs de ces sols noirs, se tiennent droits dans le ciel, prêts à déployer leurs bataillons de cônes résineux dans les douceurs annoncées de cette nouvelle saison.

— C'est par ici, monsieur, reprend Ernest de ce ton chantant et délicieusement traînant.

Le chauffeur me conduit sous une marquise de fer et de verre, et pénètre dans un hall surchauffé. Mes souliers s'enfoncent dans le moelleux d'une moquette rouge tandis qu'un majordome à la livrée dorée s'anime à notre approche :

— Si monsieur veut bien se donner la peine de me suivre, monsieur Louis vous attend. Il est avec son avocat, dans son salon privé.

Mon nouveau guide me presse devant les baies vitrées de la salle de restaurant. Le soleil reluit dans mille cristaux et pampilles, trouvant leurs reflets dans de larges miroirs moulurés. Les plafonds peints en ocre et rouille répondent aux moquettes du sol dont le jaune paille, constellé de chamois affrontés, finit de réchauffer l'atmosphère d'un luxe mesuré.

— Par ici, monsieur.

Le majordome me précède dans un grand escalier de pierre. Ici l'ambiance devient presque cavernicole, faite de niches et de dioramas, peuplant grottes et murs de scènes alpestres. Des dessins originaux et des aquarelles détaillent les richesses de la faune et de la flore locales, délivrant au visiteur averti des informations d'une grande précision scientifique. Ces planches entomologiques m'arrêteraient presque, si de plus urgentes occupations ne me pressaient pas à la suite de l'imperturbable valet. Nous traversons maintenant un couloir bordé d'aquariums dont les vitres épaisses laissent transparaître la reconstitution de petits écosystèmes. Ici une écrevisse à pattes rouges nage nerveusement entre deux eaux avant de se réfugier dans une cavité, pinces en avant. Là, un couple de tritons alpestres dansent l'un contre l'autre, prêtant tour à tour aux regards leurs flancs constellés de points noirs et leurs ventres

orangés. Là encore, des alevins de truite s'affolent dans un courant recréé artificiellement pour leurs amusements. De grandes plaques de laiton retracent les moindres détails de ces milieux aquatiques, mais mon guide, depuis le bout du couloir, me signifie son attente d'un discret raclement de gorge. J'allonge alors le pas et rejoins l'homme dans un hall semi-enterré. Des plantes dégringolent en cascades depuis des poutrelles d'acier, apportant à ces lieux une délicieuse touche d'exotisme. L'endroit, de plan carré, est bordé sur trois faces par de hauts portiques de fer et de verre. Le premier s'ouvre sur l'immense mer de nuages, tandis que les deux autres mènent de part et d'autre aux appartements privés de monsieur Louis. Le majordome actionne une clochette, appelant à nous un laquais tout de blanc vêtu, lequel fait glisser une baie vitrée, en silence, et m'invite à entrer, d'un geste ample et précis de la main. Je note pour moi-même les origines sino-japonaises de l'homme, et pénètre dans un nouvel espace chargé d'odeurs camphrées.

Mes pas, cette fois, me mènent dans un large salon. Les gazouillis d'une fontaine couvrent ceux non moins tumultueux d'un vieillard fort alerte. Il se tient assis dans un fauteuil club anglais d'un pur style des années 1920, un verre de scotch à la main, l'œil rieur. Il suspend un instant le flot de ses paroles, pour se tourner vers son laquais.

— Oui, Mamoru ?

— Monsieur le Biographe est ici, monsieur, répond le serviteur sans lever le regard.

— Eh bien, introduisez-le auprès de moi, il me tarde d'entendre sa prose !

Soudain impressionné de rencontrer en chair et en os une des personnalités les plus marquantes de notre siècle, je m'approche du grand homme.

— Voici donc le Biographe. Mettez-vous à votre aise, je vous prie. Mamoru, veuillez débarrasser monsieur de son manteau et de ses attributs.

Je confie mes effets personnels au laquais, et prends place sur le fauteuil qu'il me désigne de sa main libre. Le silence s'installe, laissant au soleil le soin seul de réchauffer l'atmosphère. Et aux clapots de la fontaine celui de faire la conversation. Louis Bertillon en personne pose ses yeux sur moi et me dévisage. Je

devine son intelligence vive lire en chacun de mes traits le résumé de ma courte vie. Je tente de me livrer à pareil exercice. Un grand front ridé, des yeux clairs et cristallins, des joues rondes, et un visage ouvert où s'épanouit une barbe blanche soigneusement taillée. L'homme porte au menton ce que la nature lui a pris sur le crâne. Un double lorgnon à petits verres circulaires repose sur un nez aux narines épaisses. D'élégantes branches de bronze tiennent sur des pavillons démesurément longs, qui compensent par leur taille la perte de finesse de tympan durcis par le grand âge. L'homme revêt un costume trois-pièces des plus élégants. Pantalon blanc, chemise blanche, gilet blanc à arabesques cousues de fil d'or, cravate Ascot de soie rouge percée d'une épingle délicatement ouvragée. Je ne manque pas de reconnaître là le motif d'un ophiucaducée. Deux serpents étroitement enlacés autour d'un sceptre, les têtes tournées vers un disque solaire taillé dans un morceau d'obsidienne. Je remarque encore des boutons de manchettes gravés aux initiales « LB », et une main qui ne tremble pas refermée sur un verre d'un nectar sans âge.

— 1864.

— Pardon ?

— Ce scotch, reprend le vieil homme, il date de 1864.

— L'année de votre naissance...

— Une superstition toute personnelle veut qu'une larme quotidienne de ce doux breuvage tienne la mort éloignée de moi.

Je connais tout de cet homme et ignore pourtant encore tant de choses. Louis Bertillon, un sourire charmeur vissé aux lèvres, désigne d'une inclinaison du chef l'objet posé sur mes genoux.

— C'est bien le manuscrit, s'enquiert le vieil homme, n'est-ce pas ?

— Oui monsieur.

Je m'apprête à ouvrir ma sacoche quand monsieur Bertillon m'arrête d'un geste de la main.

— Je vous demanderais un instant, jeune homme. Maître Clotaire, mon avocat, doit consigner et immortaliser chaque minute de cet événement.

L'individu en livrée noire qui s'était jusqu'alors tenu dans la plus parfaite des discrétions ajuste la mise au point d'un Rolleiflex bi-objectifs monté sur pied. Puis il lève une main :

— Vous pouvez ouvrir votre sacoche, monsieur le Biographe. Mais, à chacun de mes « top », gardez la pose et regardez l'objectif.

Je déboucle les sangles de ma serviette et extrais l'objet de mon travail.

— Top !

Je me fige, l'enveloppe sortie pour moitié, sous le regard avide de Louis Bertillon, et celui, plus terrible encore, de l'appareil.

— Poursuivez.

Cette fois j'extirpe dans son ensemble la précieuse commande...

— Top !

... et reste interdit devant un nouveau dé clic.

— Moi, Émile Clotaire, avocat de l'étude Clotaire & Malti de Montreux, atteste en ce mardi 27 mars 1956, 14 h 34 heure de Leysin, que le dénommé « Biographe » a extrait de sa sacoche le fruit de six ans de collaboration avec son commanditaire, monsieur Louis Bertillon, au domaine dit des *Chamois*. Vous pouvez continuer, monsieur le Biographe.

L'homme de loi repositionne le microphone d'un enregistreur et me fait signe de poursuivre mon œuvre. Le laquais me présente un plateau d'argent, tenu entre ses mains gantées de blanc. Un coupe-papier repose sur un brin de dentelle vaudoise. Je me saisis de l'objet, découpe l'enveloppe à l'aide de ce précieux tranchant, et en extirpe l'ouvrage.

— Top !

Je sursaute, surpris par l'ordre soudain de l'avocat, consolé par le rire chaleureux de mon hôte.

— Il prend son rôle très au sérieux, s'amuse le vieil homme.

— Il faut faire de cet instant un instant historique, réplique l'homme de loi.

— Mais ce sera au monde de demain de décider de ce qui doit être historique, mon cher, corrige le maître des lieux. Contentons-nous d'immortaliser au mieux ces moments.

— Bien, monsieur Louis. Je n'ai nulle autre intention.

Le vieil homme ne retient plus son excitation.

— Mamoru, apportez une fontaine de vin chaud, pour notre biographe.

Il se tourne vers moi.

— Il ne faudrait pas que votre voix souffre de cet air sec si bénéfique à ma vieille carcasse ! poursuit le maître des lieux. L'avez-vous fait relier par ce petit artisan bourrelier de la rue d'Arcole ? reprend Louis Bertillon en désignant le manuscrit.

— Oui monsieur.

— C'est toujours Charles Jambart qui tient la place ?

— Oui monsieur.

— J'ai bien connu ce petit... ainsi que son père. Surtout son père, en réalité. Prêtez-moi l'ouvrage un instant, que je le tienne en main.

Je tends le manuscrit relié cuir au vieil homme, et résiste autant que je peux à la vague d'émotion qui le submerge.

— Il y a tant de ma vie, dans ce simple objet..., s'étouffe Louis Bertillon.

Il hume le cuir neuf, le caresse, mais se refuse, par je ne sais quelle autre superstition, à l'ouvrir. J'entends l'homme de loi s'exciter sur le déclencheur de son appareil à double objectif, quand le vieillard me retourne le manuscrit.

— Monsieur le Biographe, j'attends beaucoup de votre lecture.

— Pardon ?

— Oui monsieur, reprend le vieil homme, la tâche de lire à voix haute et intelligible l'ensemble de votre œuvre vous incombe, afin que je l'entende et que maître Clotaire en fasse un enregistrement audiophonique des plus fidèles.

Je me tasse dans mon fauteuil, soudain impressionné de devoir m'adonner à pareil exercice.

— Monsieur Bertillon, avant de commencer, je dois vous dire que, malgré mes plus grands soins, certains passages de cette biographie ne sont pas des plus fidèles à la réalité. Des éléments peinent à ressortir de l'ombre où les esprits de chacun se sont appliqués à les tenir, et des lieux aujourd'hui détruits ne sont ici plus que de bien pâles reflets d'une époque oubliée...

— Tant que vos mots restent fidèles à ma mémoire, jeune homme, et aux notes de nos illustres, mon âme et pénétré vous en seront reconnaissants. Quand vous vous sentirez prêt, commencez la lecture, et ne l'interrompez sous aucun prétexte.

Enveloppant ses dernières paroles dans la ronde d'une danse

ambrée, il porte à ses lèvres un nectar de quatre-vingt-douze ans d'âge. Quant à moi, absorbé par le spectacle de cet homme élevé au rang de légende, je me laisse surprendre par l'entrée du laquais. Il pousse silencieusement son chariot, saisit d'un geste précis une tasse de cristal sertie d'une anse d'argent, et actionne le bras d'une fontaine. Un liquide aux arômes épicés s'écoule et me donne l'eau à la bouche. Je devine quels ingrédients raffinés composent ce précieux breuvage que me tend le valet, avant d'en aspirer une lampée brûlante mais ô combien réconfortante.

— Ce vin est un miel qui vous permettra de lire sans fatigue jusqu'au bout de la nuit, monsieur le Biographe.

Étrangement, je n'en doute pas un instant. Je m'éclaircis le timbre, et lis les quelques mots frappés sur la première page :

« Afin que résiste à la mort la mémoire des hommes, moi, Louis Bertillon, confie à votre curiosité les aventures suivantes, qu'il m'a été donné de vivre en l'an 1888 de notre ère. Du Hors-Temps à la 25^e Heure, première enquête... »

LA 25^E HEURE



Mardi 4 décembre 1888, 3 h 12



La lumière de la lune entre par de larges baies d'usine. De raies blanches en ombres noires, elle découpe au couteau cette scène monochrome, hachée par l'acier d'un ciel métallique. Tuyaux et conduites courent sous les fermes en travées, asséchés par des années de chômage. Les courroies plates descendent en forêts depuis leurs arbres de transmission jusqu'aux machines-outils. Ces dernières, en soldats désarmés, reposent sur un sol jonché de débris de verre et de bois pourri. Plus loin, sous d'immenses verrières, au milieu d'un carré de métiers à tisser hors d'âge, se dresse la silhouette sombre d'un homme. De haute taille, immobile, campé droit dans des bottes de ville au cuir épais et vêtu d'une longue vareuse d'officier, il tient ferme devant lui une canne ferrée en bois noir. Il se dégage de lui une puissance animale, presque féline. Eudes Lacassagne est son nom. Dos cintré, coupe ajustée, sangles pectorales à boucles cuivrées, cape courte sur les épaules, chapeau haut de forme en feutre, il se tient, impassible, face à l'obscurité. La lune redessine la moitié de son visage, révélant un nez fort et droit, légèrement busqué, une pommette saillante, un œil fixe, une mâchoire anguleuse : tout en lui dénote une solide constitution. Une moustache finement cirée se fait l'unique démonstration de coquetterie.

Soudain, la machine s'ébranle. L'homme glisse souplement un pied en avant pendant qu'il descend sur un genou. Puis il se redresse dans une volte, déploie les bras, et envoie la pointe ferrée de sa canne droit devant avant de lancer une série de fentes et d'esquives dans un tumulte de poussière. D'attaques en parades, il

frappe et fend l'air dans des gestes d'une absolue précision, ondulant comme un bois dur brusquement débandé. La canne fouette et taille dans ce mannequin de poussière, déchaînant le fruit de longues nuits d'entraînement.

C'est alors qu'il étend l'aire de combat, tournant et voltant autour des cardes et des machines à filer, frappant à petites touches précises écrous et boulons, plaçant des pointes entre les bras mécaniques. Il s'enfonce dans le ventre de l'atelier, sans un cri ni une respiration, partant d'avant en arrière, frôlant le sol du genou à chacune de ses fentes basses, et gagne la lumière d'une autre verrière. Ici, d'un coup sec, il provoque l'envol d'une bobine de fil qu'il frappe et refrappe aussitôt. Il tourbillonne, change la canne de main, attrape le fin cordon de coton et rappelle la navette qui de nouveau subit avec force et précision la grêle de ses assauts. Puis, d'un geste brutal, il provoque un complet rembobinage, remplace l'objet dans sa caisse, et se jette sur un lacis de fils prêts à tisser une tapisserie ancestrale. L'homme tourne et vire, touchant chaque fois une corde différente de ce piano silencieux. Puis d'un dé clic métallique il dédouble son arme, canne en main gauche, épée au bras droit. L'une fouette et claque tandis que l'autre fend et perce entre les fils, prenant soin au milieu de cet entrelacs de n'en couper aucun. L'homme se lance alors dans une dernière série de voltes et s'interrompt net dans un tourbillon, la pointe de son épée plantée dans le cœur d'un nuage de poussière.

Il est à noter que pas un grain de vile pruline ou la moindre fibre de coton n'ose en retombant venir souiller sa mise impeccable.

C'est alors que danse dans les airs un duvet de plume aux barbules soyeuses. L'homme recule vivement, l'œil rivé sur cette intrusion aviaire, et serre les dents en notant la chute à quelques centimètres de sa botte d'une fiente blanchâtre. Il lève la tête, confirmant la présence d'un pigeon. Le volatile tourne sur son perchoir, hochant du chef, le bec un brin provocateur. Une veine commence à palpiter, contre la tempe droite de l'homme. Sa paupière, elle, se met à tressauter. Puis sa lèvre supérieure se relève. Lacassagne transpire, sa respiration devient bruyante. Il rassemble ce qui lui reste d'esprit pour remettre l'épée au fourreau, et, de crispations en approximations, il parvient à enfoncer sa main dans sa poche latérale. Il en ressort un appeau de bronze qu'il porte à ses lèvres

tremblantes et se concentre, terrifié par les roucoulements innocents de ce mauvais ramier, pour sortir un son. Il souffle autant qu'il postillonne dans son instrument, et se raccroche avec force aux stridulations métalliques de son sifflet pour ne pas perdre conscience.

Alors, percevant le bruit salvateur d'un battement d'ailes familier, l'homme reprend des couleurs et le contrôle de ses gestes.

Lacassagne lève son poing et accueille en un simple moineau son compagnon de fortune. Il sort quelques miettes de pain de sa poche et les égrène sur le dos de sa main. L'oiseau les picore en pépiant, accepte une caresse du doigt, et reprend son envol. L'homme, recouvrant la pleine mesure de ses moyens, lance sa canne dans une série de moulinets. L'arme ne fait plus qu'un disque tournoyant autour de lui, où la pointe ferrée, blanchie par les lueurs de la lune, ferme la danse d'un cercle mortel. L'objet vole derrière le chapeau, passe d'une main à l'autre, contourne le dos et, d'une détente, vient frapper un boulon rouillé qui traînait sur le sol de l'usine. La pièce file dans les airs en sifflant et percute la poutrelle d'acier tout juste un centimètre sous les pattes du pigeon.

L'oiseau, effrayé de se voir soudain si vulnérable, s'enfuit d'un vol anarchique et disparaît dans la nuit par une vitre brisée. L'homme, lui, termine sa course dans une dernière fente et se redresse dans un salut silencieux. Puis, d'un geste sec, l'arme redevient accessoire, accompagnant la démarche souple mais néanmoins légèrement claudicante de ce tireur noctambule.

Lacassagne reparaît dans la pénombre glaciale, entre deux bâtiments de brique. Il sort de sa poche un flacon de verre et dépose trois gouttes d'un liquide brunâtre sur un carré de sucre qu'il se jette sous la langue. Puis il décale la bague extérieure de sa montre sur le chiffre IV. Le moineau, en ange fragile, volette autour du haut-de-forme et passe le premier à travers une grille déchaussée. L'homme s'extrait à son tour, d'un geste fluide, démontrant par là sa grande habitude des lieux.

Les rues sont désertes en cette heure et saison, dans le quartier de la Porte-Saint-Martin. Chiens errants, chats de gouttière ou brigadiers solitaires sont les seuls êtres à sang chaud qu'il est possible de rencontrer sur les pavés givrés de ces faubourgs ouvriers. Notre homme marche à grands pas, ignorant les dangers de l'hiver.

Le froid, le verglas, rien n'entame sa volonté, rien n'entrave la route dont il se fait le seul maître.

Mais qui est cet homme ?

Eudes Anatole-Faust Lacassagne. Habitant 89 quai de Valmy dans le 10^e arrondissement, fils d'Anatole Lacassagne et de Marie d'Ussat, né le 21 mars 1850 au Pré-Saint-Gervais. Victime d'un accident à l'âge de cinq ans où il perd son frère cadet alors âgé de deux mois ainsi que son frère jumeau, il devient quelque temps plus tard orphelin de mère et doit suivre son père dans les possessions françaises d'Indochine. On ne sait presque rien de son adolescence, si ce n'est que, faisant valoir son agilité et sa solide constitution, il participe en 1866 en tant qu'aide de camp à une expédition scientifique sur le Mékong dirigée par Ernest Doudart de Lagrée. Ce qui fait de lui un des rares Français de l'époque à avoir vu dans son écrin de verdure le fabuleux temple d'Angkor Vat. Il tient depuis, pliée serrée dans son portefeuille, la photo jaunie qui prouve la réalité de cet exploit. En 1868, un marchand d'hommes lui propose d'entrer dans la coloniale et d'être payé pour faire les années de conscription de riches métropolitains. Il restera trois ans dans l'armée, avant de suivre sa propre route à travers l'Asie, et de regagner Paris en août 1877. Plusieurs années après, au hasard d'une enquête dans les abattoirs de la Villette, Marie-François Goron, alors simple commissaire, l'invite à entrer dans les forces de police, où il gagne rapidement le respect de ses supérieurs et le grade d'inspecteur principal.

Depuis, il combat ses insomnies dans les rues de la capitale, et fait taire les cris de la nuit.

— Alors l'insoumise, t'uses le pavé ? Viens voir un peu par là que je t'exerce !

Le tapage qui affriande notre homme provient des quais. Le canal Saint-Martin attire souvent de mauvais oiseaux. Et Lacassagne les déteste plus que tout.

— Faudrait voir à ne pas lui passer l'envie de vivre d'amour, le Rondin ! s'inquiète le plus petit des deux.

— Arrête de crier, la radasse, où je te jette à la baille ! reprend le susnommé Rondin.

— Mais qu'est-ce qu'elle croit la connasse, qu'on en veut à ses avant-cœurs ? assaisonne le petit.

— T'inquiète, camarluche, je m'en vais lui fourrer les miches avec mon gros gourdin...

Lacassagne frappe doucement le bout ferré de sa canne contre la pierre du quai. Les deux souteneurs de basse-fosse se redressent, l'un d'eux tenant droit son créateur par l'entrebâillement de sa boutonnière.

— Qu'est-ce qu'il veut, le bourgeois? Goûter à mon coupe-sifflet?

Le Rondin remballa sa marchandise et fait gicler un couteau dont l'éclat de l'acier déchire la pénombre. L'autre étouffe de ses mains calleuses les beautés fragiles de la fille de joie. Lacassagne, lui, reste immobile et silencieux. Il n'aime ni les gestes inutiles, ni moins encore les paroles futiles. La petite pègre lance une attaque brutale et hasardeuse aussitôt cueillie par deux moulinets cinglants. Le premier pour parer. Le second pour désarmer. Puis, en quelques voltiges maîtrisées, notre homme frappe au plus maigre, touchant l'os en maints endroits, laissant pousser des œufs et des cris de douleur à ce Rondin qui bat bientôt en retraite derrière ses champs de bosses. L'autre jette la fille, s'apprêtant à jouer des poings, quand il aperçoit le vol badin d'un piaf bien urbain.

— C'est le Moineau, camarluche! Il est de la renifle, faut mettre les tubes!

Le Rondin se relève, pantelant, avant de se prendre les pieds dans les chaînes de garde du canal et de tomber à l'eau. Son comparse, de moins en moins bravache, ramasse le couteau et s'enfuit sans demander son reste. Quant à la coureuse de rue, elle n'est déjà plus là pour dissenter de la présente leçon. Le silence seul remercie le maître de la nuit pour sa tranquillité retrouvée.

Lacassagne lisse ses moustaches, observant un instant les bulles et bouillons qui achèvent de troubler le miroir de mercure du canal Saint-Martin, et reprend sa marche nocturne. Tout chez lui tient en un imperturbable rituel. Ses journées, ses nuits, le moindre instant de sa vie est minuté, calculé, dompté. Dans trois pas, il arrive sur le palier d'un immeuble à la façade défraîchie. Vingt-cinq secondes plus tard, il referme une porte aux peintures écaillées, prend son haut-de-forme sous le bras, et grimpe sans effort les marches de bois d'un escalier branlant. Puis il s'assied sur une chaise, ouvre le tiroir d'un secrétaire, saisit une photographie,

et s'immobilise. Le quartier tout entier pourrait disparaître dans un fontis qu'il ne bougerait pas. Ce simple cliché résume les plus grandes blessures de cet homme. Une jeune femme en mantelet blanc tient dans ses bras un poupon, deux garçons en robe et canotier accrochés à ses dentelles. Son visage disparaît tant le grain du papier est usé par des années de caresses. À ses côtés, un mari dandy tient fièrement une rame à la main. Impassible, Lacassagne observe l'objet de sa haine. Ce taiseux de père qui depuis ce jour tragique garde sous clef ce qui lui reste d'amour.

Cet accident hante notre homme. Des cauchemars le prennent quand par hasard il lui vient de dormir. Le fracas des roues sur les pavés, les cris de sa mère, projetée par le choc. Abélard, âgé de deux mois, piétiné comme une balle de chiffes. Chrysostome, le frère jumeau, succombant sous les coups de sabots, et lui-même prenant dans le bas-ventre l'un de ces pieds fous.

Comme chaque fois, Lacassagne observe les deux visages angéliques avec la même intensité, ne sachant pas qui des deux est le frère disparu. Puis il replace la photographie dans le tiroir, se relève, sort d'un bureau paternel qui durant ces années n'a jamais subi d'autres changements que ceux attribués au passage du temps, et regagne la rue. Ici seulement l'homme se sent chez lui.

Lacassagne a tant de questions que chercher des réponses là où tout le monde se refuse à répondre est devenu son métier.

D'un coup d'apeau, il rappelle son oiseau qui virevolte bientôt autour de son haut-de-forme. Il s'enfonce dans la rue des Vinaigriers, de sa démarche caractéristique, traverse le boulevard de Magenta, et pousse la grille du passage du Désir. De la lumière filtre depuis les vitres d'une blanchisserie. L'homme entre, sans s'annoncer.

— Ah ! voilà le grand Khan ! Toujours à l'heure, inspecteur !

La tenancière est une forte femme qui se lève tous les matins à 4 heures pour faire tourner sa boutique. « Grand Khan ». L'homme porte ainsi ce surnom suite à certaines habitudes qu'il a gardées de son passé oriental. Les pègres lui préfèrent le sobriquet de « Moineau », et d'autres encore, dans des cercles plus réservés, lui réservent le nom de « La Castagne ».

Lui n'en aime aucun.

— Vos vêtements sont toujours impeccables, inspecteur, reprend la blanchisseuse. C'est à se demander comment vous faites !

Vos chemises et votre linge de corps sont dans votre casier : je vous laisse à vos habitudes !

Lacassagne disparaît un instant dans l'arrière-boutique, avant de réparaître, identique à lui-même. Il laisse une pièce dans le tronc, en silence, et ressort dans la nuit fraîche. Rituel, ordre et mesure. Il note que ce bec de gaz souffreteux, boulevard de Strasbourg, n'est toujours pas réparé, et se retourne d'une volte vive, peu avant d'entrer sous la verrière du passage Brady. Juste le temps de surprendre les ombres des deux imposants colosses qui lui collent aux bottes. Il se lisse la moustache, appréciant avec malice le retrait de ses poursuivants, et reprend sa route. Rue de l'Échiquier, rue Bergère. Il est 5 heures du matin. L'homme entre par un passage de service au numéro 10 du Faubourg-Montmartre, où une enseigne indique : « *Imprimerie Schiller* ». De porte en couloir, le bruit assourdissant des rotatives Marinoni envahit l'espace et fait trembler les murs. Lacassagne se faufile entre les ouvriers, et pioche au hasard de la chaîne des feuillets du *Petit Journal*. Tenant ferme sous une lampe d'usine ces pages fraîchement encrées, l'inspecteur parcourt en diagonale les articles politiques qui couvrent la une, avant de s'attarder sur de nouveaux témoignages de profanations de cimetières. Il hausse ses larges épaules, et se reporte sur un autre encart :

« Des agents de la Sûreté ont surpris un cataphile à la sortie d'un puits de descente en plein Paris. Ce dernier, d'origine sicilienne, aurait déclaré "s'être perdu dans le Jardin des Plantes" après la fermeture du parc par les gardiens, et se serait réfugié dans une grotte artificielle "pour se protéger du froid". Le dénommé Alfredo Salafia en a été de sa poche pour s'acquitter d'une forte amende. »

Une main tente soudain d'arracher son attention. Lacassagne relève la tête sur un jeune homme aux rondeurs candides, et observe une paire de lèvres s'agiter sans effet. L'importun n'a rien d'un ouvrier, et l'inspecteur n'en paraît que plus agacé. Il détaille sans ménagement chaque trait de l'anatomie bonhomme qui se tient devant lui sous un chapeau melon à la dernière mode de Paris. Le regard clair, le cheveu doux et soyeux, le visage ouvert

d'un garçon à qui la vie semble tout donner, et une stature moyenne qui, aux côtés de Lacassagne, revient à dire petit. L'élégance de sa mise, terminée par un épais manteau de laine, dénote d'un certain statut social.

Devant les gesticulations inutiles de ces lèvres juvéniles, Lacassagne replie sa feuille de chou et entraîne le visiteur à travers les rotatives et les caisses de journaux. Le bruit d'une voix parvient enfin à couvrir celui des trains de machines, mais l'inspecteur semble n'en avoir cure. Il déteste être dérangé.

— ... Bertillon ! Je m'appelle Louis Bertillon !

Devant le mutisme du grand homme, le jeune visiteur tente une approche plus protocolaire. Il se découvre, retire l'un de ses gants en cuir de chevreuil, et présente une main qui reste seule tendue dans le vide.

— Mon nom est Louis Bertillon, monsieur, et c'est un honneur de faire votre connaissance.

Sans obtenir plus de réponse, le jeune homme poursuit avec entrain.

— C'est monsieur Goron, le chef de la Sûreté, qui m'envoie.

Lacassagne perce plus encore les traits trop fins du jeune homme, brisant peu à peu son assurance.

— Pardonnez mon manque d'esprit. À l'évidence, vous savez qui est monsieur Goron. C'est mon premier jour, monsieur, et j'ai à cœur de me montrer digne de vous accompagner.

Lacassagne replie négligemment son journal, le jette sur une caisse et, sans plus un mot, ressort dans la nuit fraîche. Le jeune homme s'empresse de le suivre, et parachève sa présentation.

— Je sors de l'école de police, et, en tant que major de cette toute première promotion, monsieur le préfet m'a demandé auprès de qui je voulais parfaire ma formation. C'est vous que j'ai choisi, monsieur, pour côtoyer le plus rude et apprendre vite. Monsieur Goron vient de me nommer inspecteur auxiliaire et m'a affecté aux services spéciaux, à vos côtés. J'espère que vous ne vous trouverez pas fâché de ce fait.

L'inspecteur principal Eudes Lacassagne aimerait n'avoir jamais entendu ce qu'il vient d'entendre. Il remonte la rue à la lueur des becs de gaz, entre dans le passage Verdeau, sans se laisser dissiper par les odeurs de café torréfié, et entre dans une boutique à

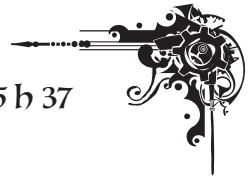
la vitrine dorée. Il est écrit en lettres fines et maniérées : « *Eugène Maistre, barbier de Paris* ».

L'endroit reluit de mille lampes. Louis Bertillon se tient sur le pas de la porte et, n'osant pas entrer, observe la scène de l'extérieur. Un apprenti débarrasse l'inspecteur Lacassagne de son chapeau, de sa canne et de son pardessus, tandis que le maître en personne invite notre homme à s'installer dans le grand fauteuil, face au miroir. Le barbier passe une lame de Thiers sur son cuir à affûter, pendant que l'assistant fait mousser le savon dans un bol en argent. Puis l'artiste fait son office. Il passe une cape brodée aux initiales de la maison autour du cou de son client, fait disparaître son visage sous la mousse, et joue de sa lame avec la grâce d'une parfaite dextérité. Puis il essuie les surplus de savon avec une serviette chaude, éteint le feu du rasoir avec un baume aux essences de thé vert, peigne et rectifie de deux coups de ciseaux la fine moustache de l'homme au moineau, et, satisfait de son œuvre, libère le cou du policier.

Le barbier fait rendre ses attributs à Lacassagne et s'incline d'un dernier salut sans qu'il ne soit fait échange de la moindre monnaie, comme par respect d'un vieil accord...



Mardi 4 décembre 1888, 5 h 37



Les rues de la capitale commencent à s'animer. Chacun y va de son petit métier, l'un poussant sa charrette à bras, l'autre portant dans sa hotte tout le nécessaire d'une vie de labeur. Ici, un livreur de glace gueule sur un garçon peu dégourdi, là un porteur d'eau monte sa charge dans un vieil escalier, ou, là encore, un ravaudeur racole à la criée, vantant la qualité de ses services. Une marchande de quatre-saisons se fait bousculer par un brigadier de la police municipale qui juge que sa marchandise déborde trop sur le trottoir. Lacassagne tapote le pavé de sa pointe ferrée, obtenant aussitôt un retour au calme. La jeune femme, reconnaissante,

accroche un œillet rouge en papier à la boutonnière de l'homme et s'en retourne à ses navets en se tapant dans les mains pour se réchauffer. Bertillon ne cesse d'être impressionné par ce grand Khan, tant il paraît qu'aucun détail, jamais, n'échappe à sa vigilance. Mais l'un d'eux vient se rappeler au bon souvenir du jeune homme : le but même de sa présence matinale aux côtés de l'inspecteur principal.

— Monsieur Lacassagne, ma mission s'accommodait d'un ordre plus factuel de la part de monsieur Goron. Ce pli de sa main en énonce précisément le contenu. De ce que je sais, il nous faut nous rendre au domicile d'une veuve dont le défunt mari a eu l'indélicatesse de disparaître.

L'inspecteur principal tend une main gantée, sans ralentir le rythme de sa marche. Bertillon lui remet le pli. La lettre reprend dans une écriture posée les termes présentement évoqués, indiquant également un nom et une adresse :

« *Épiphanie Gaulard, 65 de la rue Nollet, 17^e arrondissement.* »

Lacassagne referme le pli, le fait disparaître dans l'une de ses poches, et opère un brusque demi-tour.

— Attendez, vous ne voulez pas me faire croire que vous allez vous rendre à pied dans le 17^e ? s'insurge le jeune Bertillon. Et par ce froid ?

Mais à ces mots pas plus qu'aux précédents Lacassagne ne répond. Il se lisse une moustache fraîchement taillée et accélère de manière substantielle le rythme de sa marche claudicante.



Vingt-trois minutes plus tard, Bertillon s'appuie, à bout de souffle, contre le mur d'un immeuble dont la plaque de lave indique le numéro 65. Lacassagne, de ses grands pas, semble capable de parcourir tout Paris sans jamais regarder le nom des rues. L'homme observe un passant qui disparaît dans une rue adjacente en claquant des doigts, laisse sortir son moineau de la chaleur d'une poche où il avait trouvé refuge, et redouble de coups contre la porte de l'immeuble. Quelqu'un répond enfin, un brin inquiet :

— Qui va là ?

— Inspecteur principal Eudes Lacassagne, de la Sûreté de Paris. Ouvrez.

Bertillon se décompose en prenant conscience qu'il entend pour la première fois la voix de ce fin limier, cette légende de la police parisienne. La porte s'ouvre sur un petit homme timide.

— Vous êtes le concierge ?

— Oui monsieur.

— Avez-vous, ces derniers temps, observé des événements inhabituels ?

— En dehors de la mort et de la disparition de monsieur Gaulard ?

— C'est moi qui pose les questions, réplique d'un ton cinglant l'homme au moineau.

— ... Non... rien de particulier, reprend le concierge d'une voix aiguë, si ce n'est...

— Si ce n'est ?

— Rien de notable, monsieur, bafouille le petit homme, c'est juste que la porte donnant sur les caves de l'immeuble était encore ouverte ce matin, et que...

— Poursuivez.

— ... Eh bien... j'étais persuadé de l'avoir fermée. Je le fais toujours, pour que Charlie ne sorte pas tout seul.

— Charlie ? questionne brusquement Lacassagne.

— Le chien ratier du voisin. Un bull-terrier un peu cossard mais très efficace pour ce qui est de croquer du rat.

Lacassagne note l'information dans un carnet noir et reprend aussitôt :

— Quand avez-vous vu monsieur Gaulard pour la dernière fois ?

— Vivant... ? réfléchit le concierge. Ça remonte... au début de l'année. Non, je l'ai revu dans une voiture qui venait chercher madame, dans l'été.

— Il n'habitait plus avec madame Gaulard ?

— C'est-à-dire que monsieur Gaulard était souffrant. Il était soigné dans un hôpital.

— Et mort... ? enchaîne Lacassagne en tapotant sur son carnet avec sa pointe en graphite.

— Des infirmiers l'ont apporté il y a deux jours, et le service des pompes funèbres ne devait passer le prendre que vendredi. Aussi, j'ai été bien étonné d'apprendre hier au soir par madame que monsieur Gaulard n'était plus là ! s'étonne encore le concierge.

— Et vous ne l'avez pas vu repasser ?

— Ah non, monsieur l'inspecteur, je n'ai pas vu repasser de mort devant ma loge !

— Baissez d'un ton, voulez-vous, et indiquez-moi l'appartement de madame Gaulard.

— C'est au deuxième étage, porte de droite, glapit le concierge, mais à cette heure elle n'est pas réveillée, madame Gaulard !

Lacassagne ne paraît pas entendre la remarque du concierge et s'engage déjà dans les escaliers. Bertillon, froissé de voir cet inconnu recevoir seul les mots du grand homme, s'aventure :

— Vous n' imaginez pas l'honneur que vient de vous faire l'inspecteur principal en vous adressant la parole, monsieur !

Le concierge hausse les épaules, sans comprendre le sens de cette remarque, tend sa lampe au jeune auxiliaire de police, et se retire dans sa loge. Lacassagne frappe déjà contre la porte de la veuve.

— Madame Gaulard, ici l'inspecteur principal Eudes Lacassagne, du service de la Sûreté de Paris. Veuillez ouvrir s'il vous plaît.

Bertillon arrive sur le palier, portant avec lui un peu de lumière dont l'autre ne semble pas avoir besoin.

— Le concierge a dit que madame dormait peut-être. Sans doute devrions-nous revenir un peu plus tard ?

Mais Lacassagne n'est pas encore prêt à interagir avec son nouvel auxiliaire. Il redouble de coups, faisant trembler l'épais panneau de bois du plat de sa main.

— Madame Gaulard, police, ouvrez cette porte !

Le raclement d'une clef répond cette fois depuis la serrure, et une femme aux traits tirés, le cheveu défait, apparaît dans une épaisse robe de chambre d'homme.

— Veuillez me pardonner de vous recevoir dans un tel appareil, engage-t-elle d'une voix éraillée par une consommation excessive de tabac, mais avec ces événements, poursuit-elle, je ne sais plus très bien à quelle heure du jour ou de la nuit nous sommes.

— Il est 6 h 37 du matin, heure de Paris, répond Lacassagne sans regarder sa montre. Pouvons-nous entrer, chère madame ?

L'inspecteur principal prend son haut-de-forme à la main et s'introduit seul dans l'appartement. Un étroit couloir étouffe le visiteur sous les excès de sa tapisserie. Une lampe à pétrole diffuse une lumière gracile depuis un guéridon en chêne peint.

— Où est la chambre du mort ?

La voix de Lacassagne se perd aussitôt dans la jungle florale qui déborde des murs.

— Par ici.

La femme ramasse sa chevelure fatiguée dans une énorme pince et invite les policiers à entrer dans une petite pièce sombre et exigüe. Elle montre un grabat désert, et s'efface pour laisser l'inspecteur procéder à l'enquête. L'homme prend des notes sans même regarder son carnet, relevant des détails que déjà en cet instant il est le seul à percevoir.

— À quelle heure avez-vous constaté la disparition de votre mari ?

— Il était 23 h 10. J'ai aussitôt fait demander la police par Henri.

— Henri ? reprend Lacassagne, un sourcil levé.

— Le concierge.

Lacassagne observe les plis du lit, extirpe une loupe d'un étui laqué, et part en chasse de quelques indices supplémentaires. Il examine le meuble de chevet, concentre son exploration sur l'appui de fenêtre, les montants et chambranles, sans noter la moindre irrégularité. Il tente d'ouvrir ladite fenêtre, avant de rencontrer une résistance inattendue.

— Le mécanisme est grippé, monsieur l'inspecteur, commente d'un air absent la veuve Gaulard. Je n'ai moi-même jamais réussi à l'ouvrir.

— Avez-vous noté des changements dans cette pièce, outre l'absence incongrue de votre mari ? enchaîne l'homme au moineau. La disparition d'objets, de papiers, de photographies ?

— Ah, oui, une photographie. J'avais mis un portrait de Lucien du temps où il me souriait encore. Il manque aussi des lettres et des papiers, mais dans son bureau, cette fois, poursuit la femme soudain plus évasive.

— Pouvez-vous me montrer la pièce en question ?

La veuve Gaulard pousse la porte d'une pièce contiguë à peine encore moins grande que la première. Lacassagne l'invite silencieusement à ne toucher à rien.

— Ce ne sont que des dossiers ou des documents de travail. C'est sans valeur..., poursuit la veuve, toujours plus désabusée.

L'inspecteur prend en note les tiroirs visités, la chaise renversée, et observe de près cette nouvelle fenêtre.

— Condamnée ? souligne le policier.

— Elle aussi, oui, confirme la veuve.

— Et quel était le travail de votre mari, madame Gaulard ?

— Lucien disait qu'il allait révolutionner le monde. Mais il n'était qu'un simple ingénieur.

— Dans quel secteur ? demande encore Lacassagne, un sourcil de nouveau levé.

— Il concevait un appareil de transformation électrique, enfin, quelque chose dont personne ne comprenait vraiment l'usage.

Le grand homme note sur son carnet « *la veuve n'entend rien aux travaux de son mari* » et souligne le tout deux fois. Il pose alors la question que Bertillon tient serrée derrière ses dents depuis le début de l'enquête :

— Madame Gaulard, êtes-vous certaine que votre mari était bien mort ?

— « Bien mort » ? s'insurge la veuve, visiblement choquée par cette interrogation.

— Vous seriez étonnée, madame, de voir le nombre de miséreux qui reprennent vie sur les marbres de la morgue centrale. Ils arborent tous les signes de la mort, et se relèvent pourtant, précise Lacassagne en refermant son carnet noir. Qui a fait le constat de son décès ?

La veuve entraîne les deux policiers dans un salon encombré de fauteuils neufs aux assises de velours, et présente un document à l'inspecteur principal. Il lit à la lueur d'une lampe murale les informations suivantes :

« *Je soussigné Valentin Magnan, médecin psychiatre à la clinique des aliénés de Sainte-Anne, certifie que monsieur Lucien Gaulard, né le 16 juillet 1850 rue Vieille-du-Temple à Paris, ingénieur et inventeur de profession, est décédé ce jour à 12 h 30 d'un arrêt du cœur. Son état est jugé stable et définitif.* »

Lacassagne repose le document daté du 26 novembre 1888, et tapote le tampon de la clinique.

— Oui, répond la veuve Gaulard, mon mari était interné depuis février dans cet établissement, suite à... quelques troubles mentaux. Je ne comprends pas, poursuit la femme, il n'a pas pu se relever et partir comme ça !

— Quand avez-vous vu le corps de votre mari pour la dernière fois ? demande Lacassagne, imperturbable.

— Hier en fin d'après-midi, inspecteur. J'étais fatiguée. J'ai pris quelques gouttes de laudanum pour m'aider à dormir. Pas en suffisance, cependant, car un besoin naturel m'a fait me relever quelques heures plus tard. C'est là que j'ai vu que le lit de mon mari était vide.

— Bien, répond le policier en se lissant la moustache.

— Un détail me revient..., continue madame Gaulard. La dernière fois que j'ai vu Lucien, sa peau commençait à brunir. C'est normal, pour un mort ?

Lacassagne note cette remarque et referme son carnet noir, réfléchissant aux raisons pouvant pousser une veuve à faire disparaître son mari avant un enterrement. Pour s'épargner les frais d'obsèques ?

— J'aimerais faire le tour du propriétaire, chère madame.

Ignorant jusqu'au bout la présence de son jeune adjoint, le détective se fait ouvrir les dernières pièces du modeste appartement et s'assure de n'être victime ni d'une escroquerie, ni d'une mauvaise plaisanterie. Puis il revient dans la chambre du défunt, se lisse la moustache, et décolle le lit du mur. Là, tel un rapace fondant sur sa proie, Lacassagne plonge le bras dans un recoin sombre et se redresse de toute sa hauteur face à la veuve Gaulard.

— Ceci, madame, appartenait-il à monsieur ?

La veuve se met à trembler devant l'objet présenté sous son nez. Bertillon lui-même a un mouvement de recul en découvrant sous la lumière pâle de la lampe murale un doigt humain. Lacassagne tourne le bouton pour donner plus de puissance à l'éclairage, et reprend :

— Madame est bien certaine de ne pas reconnaître ceci ?

— N... Non. Je ne saurais être catégorique, mais... je ne crois pas.

Le grand homme réquisitionne le carré de dentelle qui repose sur le dossier d'une chaise en rotin et enveloppe l'objet de sa découverte. Puis il prend note de la chose dans son carnet noir et se dirige vers la porte d'entrée.

— Mais que font-ils avec nos morts, monsieur l'inspecteur ? s'affole soudainement la veuve Gaulard.

— « *Ils* » ? s'étonne l'inspecteur principal. Mais de qui voulez-vous parler ?

— Mais de ceux qui pillent nos cimetières ! De ceux qui en veulent à nos morts !

La femme s'effondre maintenant, se consolant au premier bras que la charité lui donne à saisir. Louis Bertillon regrette d'une grimace amère d'être le propriétaire de celui-ci.

— Ce « *ils* », chère madame, n'existe pas. Ne croyez pas trop vite ces mauvais feuilletons que les journaux vous servent à lire. Ils sont trop heureux de trouver des âmes crédules à qui revendre leurs papiers. Je débusquerai l'auteur de ce crime odieux, madame. En attendant, veuillez avoir l'obligeance de vous rendre à la morgue centrale de Paris, ce jour, à 11 heures précises.

Lacassagne ouvre la porte, visse son haut-de-forme sur le sommet de son crâne, et disparaît dans les escaliers. Bertillon tente pendant ce temps de désincruster chacun des doigts de madame Gaulard et de retrouver le privilège d'user seul de son bras. Il s'agaceraient volontiers de ne pas être mieux associé à l'enquête en cours, mais se contente de se confondre en politesses envers la veuve éplorée, et de rejoindre l'inspecteur principal dans la cour de l'immeuble. Ce dernier pose déjà quelques questions complémentaires au concierge.

— Existe-t-il une autre entrée par laquelle il serait possible de transférer un corps ?

— Non, monsieur l'inspecteur. C'est un petit immeuble sans histoires, ici, vous savez.

— Là n'est pas la question, cingle Lacassagne en frappant le dallage du sol de sa pointe ferrée, faisant sursauter le petit homme. Est-ce la porte de la cave ? poursuit encore le policier.

— Oui. Ne me dites pas que vous voulez descendre là-dedans ? s'inquiète le concierge.

Mais Lacassagne ne répond pas. Il cogne du plat de la main contre les planches disjointes, soulevant les aboiements d'un petit

chien énervé. Le concierge peine à trouver la bonne clef, dans l'obscurité de la cour. Le grand Khan perd une nouvelle fois patience et décide d'ouvrir la porte d'un coup de pied. Le fox-terrier qui se prenait jusque-là pour le maître des lieux se ravise en couinant devant le bout ferré d'une canne. Le policier empoigne la lampe de Bertillon et descend les marches d'un sous-sol sombre et humide. Le jeune auxiliaire sort un mouchoir parfumé de sa poche et le porte à son nez.

— Diable, quelles odeurs méphitiques !

— Ça, répond le concierge, ce sont les égouts. Depuis qu'ils ont relié l'immeuble au réseau urbain, il y a des rats dans la cour et des odeurs qui courent ! C'est ce que nos huiles appellent le progrès...

Lacassagne frappe un coup sec sur une caisse en bois, imposant ce silence si cher à ses sens. Il promène sa lampe, de box en stalle, ne trouvant rien d'autre que des fatras d'effets oubliés sous la poussière. Nul cadavre en ces lieux. Nulle porte vers l'extérieur. Nul intérêt. De retour au grand air, le concierge ne peut retenir son soulagement.

— J'avoue que j'aurais été bien désappointé de trouver le cadavre de monsieur Gaulard à moisir dans ma cave !

L'homme au moineau lui flanque sa lampe tempête dans les mains, d'un geste brutal.

— Soyez attentif à tout ce qui passera devant votre loge ces jours prochains, crache-t-il avant de lisser le bord de son chapeau et de regagner la rue.

Bertillon sort à son tour et se perd un instant dans les brumes de ce matin d'hiver. Il entrevoit soudain le Khan qui se fait aborder par deux hommes. Le premier pose un tabouret de cirneur sur le trottoir et réajuste une casquette élimée sur ses cheveux gras. Il fait claquer un chiffon doux sur son bras pour en chasser la poussière, tout en écoutant les instructions de Lacassagne.

— Consignez les allées et venues, Latrille.

— À vos ordres, inspecteur principal, répond l'homme, un brin d'ironie dans la voix.

— Et faites prévenir Goron en cas de besoin. Toxé restera au coin de la rue pour servir d'estafette, poursuit le Khan.

Le deuxième agent opine discrètement du chef et va prendre position dans le froid, en silence.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas un petit coup sur vos bottes, monsieur Lacassagne ? reprend Latrille, provocateur.

L'homme au moineau frappe la pierre du trottoir de sa pointe ferrée, imposant par la force de son caractère un respect temporaire. Personne ne le touche. Sauf le barbier Eugène Maistre. Eudes Lacassagne n'aime pas l'animal humain. Il ne le comprend pas. Ses congénères, du reste, le lui rendent bien. Être craint par les petites et grandes pègres de Paris et détesté de ses collègues suffit à le satisfaire. Le reste n'est qu'affaire de jalousie mal placée. C'est le prix de l'excellence et, sans doute un peu aussi, d'une maladresse chronique pour ce qui est d'entretenir des rapports humains.

Sans un mot de plus ni même un regard, Lacassagne lance ses grandes jambes vers une destination connue de lui seul. Bertillon s'apprête à le suivre, quand Latrille l'invite à poser le pied sur son tabouret :

— Venez par là, le bleu, que je vous cire les pompes à l'œil.

— Mais il ne faut pas que je perde monsieur Lacassagne dès ma première heure de service ! objecte le jeune auxiliaire en pointant du doigt la silhouette sombre de son mentor.

— Si vous le suivez de trop près, vous serez touché par la mort, reprend Latrille. Je ne veux pas vous filer la frousse, mais à la maison, les gars vous prennent déjà tous en pitié !

— M... Merci. Mais il faut vraiment que j'y aille !

— Il va vous faire crever rien qu'à traverser tout Paris !

Mais Bertillon préfère se conformer à ses naïves aspirations et ne pas perdre de vue l'ombre d'un homme dont le nom frappe en tête les rapports les plus prestigieux de la police de Paris. Resserrant le col de son manteau de laine pour lutter contre les morsures du froid, l'auxiliaire court à petits pas pour rejoindre le grand Lacassagne.

